

Chapitre V

Le vécu de cirque. *Wahnstimmung et déréalisation.*

Le cas Léa.

GEORGES CHARBONNEAU

La description compréhensive du vécu de cirque appartiennent pleinement à la phénoménologie psychiatrique. Il ne convient pas d'en faire une question existentielle ni même anthropologique. Elle interroge l'apparaître des objets de la conscience et la déstructuration de notre relation au monde dans certains moments psychotiques. Elle s'inscrit dans l'analyse de l'affectation des formes de la présence humaine qui empêche d'investir concrètement le monde, c'est-à-dire selon des possibilités de donner sens et d'agir.

1. Introduction

Le *vécu de cirque* est un vécu de déréalisation *a minima*. Il procède d'un phénomène rencontré spécifiquement dans la psychose, la schizophrénie et les troubles mixtes mélancoliques et dissociatifs. On ne peut cependant exclure d'en déceler des formes ou des traces dans d'autres vécus psychotiques, tels ceux induits par des psychotropes ou des lésions neurologiques, comme ceux qui se vivent dans les détériorations débutantes.

Le vécu de cirque est une forme de présence pathologique, résultant d'une altération phénoménologique, c'est-à-dire de la relation vivante de réalité : lorsqu'il se manifeste, l'inves-

tissement des contenus de la réalité n'est plus possible. Ce vécu de cirque est sans doute de survenue assez banale dans les psychoses mais son récit en son entier est peu fréquent car il réalise un moment particulièrement instable, en attente de transformation et, ainsi, le plus souvent, il est emporté par les événements qui lui succèdent. Il faut plutôt s'attendre à n'en retrouver seulement que des fragments lors de l'écoute de ce que vivent les patients.

C'est un phénomène, au sens plein et entier du terme, et seule une phénoménologie peut en appréhender le sens. Il n'a de sens que si nous recomposons le travail conjoint de manifestation du champ de conscience et d'établissement de la continuité de nous-même, autrement dit de l'ipséité. Ce travail phénoménologique, inconscient à lui-même, est ici altéré.

La présence en *vécu de cirque* exprime la crise de l'élaboration souterraine de la continuité de soi (ipséité). Le vécu de cirque témoigne d'un événement ipséique : quelque chose de l'ipséité n'est déjà plus vivant. Il n'est pas mort véritablement mais en partie *désignifié*. Il ne parvient plus à recevoir et renvoyer du sens à la totalité du monde. Vide de sens, il appelle à une répétition vide des formes de vie qui l'ont précédé. Quelque chose en lui n'existe plus au sens de *ne porte plus sens ailleurs qu'à lui-même*. Il se sature de son sens représenté sans pouvoir porter au-delà sa signification. De là, comme nous le verrons, les liens entre déréalisation et hyperréalisme. L'hyperréalisme est déjà lui-même, une amorce de faillite de l'habitation anthropo-phénoménologique du monde.

Ce vécu de cirque, nous pouvons tous, patients, psychologues ou psychiatres, non psychologues ou non psychiatres, percevoir de quoi il s'agit car il est sous-jacent à notre relation de réalité.

Ce savoir tacite du vécu de cirque est celui de la réalisation/déréalisation. La déréalisation est un « risque » de l'expérience et nous en surveillons toujours la possibilité. Ce serait alors un échec de la genèse phénoménologique de la réalité.

On peut présenter autrement cet accord intime que nous avons tous avec la question de l'irréel, du surréel, de l'hyper-

réel, etc. Nous faisons sans cesse une double expérience : celle des contenus de cette expérience qui permet d'éprouver et d'agir (l'expérience commune à tous), et aussi une expérience plus fondamentale sur la réalité comme réalité (genèse phénoménologique). Celle-là porte sur l'évidence de la réalité ; elle reste une question d'arrière-plan « peu active » mais susceptible d'être recentrée si le monde nous apparaît trop étrange. Elle questionne la donation des choses et du monde dans son ensemble. Ses questions sont : ce que je vois est-il bien réel ? Est-ce ainsi que les choses sont ? Sont-elles véritablement ce qu'elles sont⁸⁰ ?

Cette expérience de réalité n'est pas acquise une fois pour toute. Elle respire. Dans la mesure où elle requiert un travail transcendental (c'est-à-dire de mise en forme du monde apparaissant), nous n'accomplissons pas toujours ce travail de la même façon, car il est soutenu par des accords et des projections, notamment une temporalité apriorique qui peut s'affecter. Nous n'avons pas toujours la même force pour cette mise en forme transcendante et lorsque cette mise en forme ne parvient plus à se faire, des significations sous-jacentes, déshabitées, sans sens, peuvent faire jour. Ce travail transcendental est souterrain. Il constitue une étape d'ordinaire recouverte au sein de la genèse phénoménologique et chacun en a comme une obscure mémoire. C'est pour cela qu'un savoir lointain sur la déréalisation nous est familier.

La genèse phénoménologique traverse furtivement ces moments où les choses n'ont pas encore de sens, et c'est une des inquiétudes fondamentales de cette genèse phénoménologique que d'arriver à cette restitution d'un sens vivant. L'art aussi, qui est une phénoménologie, comme le remarque volontiers Eliane Escoubas,⁸¹ sait jouer de cette vie habitée ou déshabitée des formes ; il montre d'une part les formes et

80. La redondance du verbe être dans cette formulation vient souligner la corrélation phénoménologique entre la structure d'ipséité et la forme de la présence. L'être que nous sommes s'interroge lui-même dans la forme de la présence du Monde et de toutes choses.

81. Cf *Art et Pathologies au regard de la phénoménologie et de la Daseinsanalyse*, sous la dir. D'E. Escoubas et C. Gros, coll. Phéno, 2005, Paris, Diff. Vrin.

d'autre part le jeu des habitations possibles de ces formes. Même si ce travail est imparfait, l'art restitue les étapes désorganisées et fragmentaires de la genèse phénoménologique avant l'aboutissement dans la fixation des formes, où ces formes tentent d'être habitées. L'art contemporain pousse à l'extrême la distorsion entre formes pures, habitations et déhabitutions. Il veut maintenir le moment spécifiquement esthétique où les formes n'ont pas été reconnues et acceptées dans une mondéité possible.

Ce vécu de cirque relève d'une *Wahnstimmung*, d'une déréalisation, d'une distorsion préalable de l'atmosphère de réalité. Il ne représente pas toutes les *Wahnstimmungen*. Il en est une forme sans doute plus figée mais celle-ci a l'avantage d'être plus accessible que les autres.

2. Une *Wahnstimmung*

Qu'est-ce qu'une *Wahnstimmung* ? Il faut laisser le terme allemand intraduit. Les problèmes phénoménologiques engagés par cette traduction sont conceptuels et non pas lexicaux. Ce terme désignerait une transformation de la présence à partir de laquelle naît le délire.

Aucune des traductions élémentaires :

- ambiance prédélirante,
- humeur ou atmosphère prédélirante,
- sentiment de situation ou vécu d'étrangeté et de distorsion de la réalité prédélirant ou délirant,
- présence pré-paranoïde ou paranoïde,

n'est satisfaisante à elle-même, bien que chacune apporte sa contribution, parce que le vocabulaire des *états de relation à la réalité* ou des *dispositions de réalité* en général est pauvre dans notre langue, centrée sur les actions et les faits et non pas sur les états. Seule la phénoménologie peut mettre à jour cette question car dans l'expérience normale ces états sont recouverts par les contenus de réalité rencontrés. D'ordinaire, la réalité est phénoménologiquement sentie comme « donnée » et cette donation de la réalité ne peut se commenter. C'est une sorte de réduction phénoménologique qui fait apparaître les états eux-mêmes. Pour cette raison, nous laissons *Wahnstimmung* intraduit.

Que réalise-t-elle alors ? C'est une transformation qualitative de la texture de réalité et non pas seulement de sa tonalité. C'est une atmosphère d'étrangeté empêchant l'appréhension des contenus isolés. La réalité voit son évidence se disloquer progressivement, devient un champ incertain et instable, en attente d'une redéfinition globale. La perte de cette évidence exprime l'altération du rapport entre le fond et les thèmes (l'avant-scène) de l'expérience. Dans cette transformation de l'ambiance de réalité, le jeu du rapport fond/forme ne permet plus l'élection d'un simple sens, ne permet plus la visée de ce qui était à voir. Au lieu de laisser les significations rencontrées prendre sens dans le Vivre humain, cette perception s'accroche au fond, questionne, tente de phénoménaliser le fond mais sans rien produire.

Cette perception prédélirante est une forme de présence particulièrement fragile : elle n'a aucune stabilité et s'expose à un remplissage thématique avec les thèmes du délires. Elle est dite ainsi désaturée, en appel de remplissage.⁸² À ce titre, elle est toujours recouverte par les anticipations de sens appelées. Cette *Wahnstimmung* est ainsi une interprétativité délirante, en attente de se dissoudre dans l'instauration d'une redéfinition de la réalité, ce que tente l'enrichissement délirant. Elle attend et redoute un basculement global qui redonnerait cohérence en dissipant tous ses flous.

Cette *Wahnstimmung* est d'un intérêt général majeur à divers titres. Elle nous apprend la richesse du travail phénoménologique nécessaire à la production du phénomène de réalité, dans ses relations aux thèmes. Elle nous apprend comment se constitue et se désinstitue cette réalité, au fil des fléchissements de la puissance anthropo-phénoménologique qui met en forme les choses en Monde, et le temps en Devenir (Vivre) humain.

Avant de faire sa définition véritable, disons la fragilité de toutes *Wahnstimmungen* à l'observation.

Il y a plusieurs sortes de *Wahnstimmungen*. Très peu sont accessibles à une restitution et une pensée. Certaines sont

82. Cf. *Introduction à la psychopathologie phénoménologique*, tome 2, Chap. 3. Phénoménologie du délire. G. Charbonneau (à paraître).

phénoménologiquement inaccessibles, inrestituables, parce que celui qui les vit est trop déstructuré par son expérience pour pouvoir les commenter. La *Wahnstimmung* ne peut jamais être analysée dans l'instant où on la vit, par celui qui la vit. Elle ne peut l'être que par le sujet une fois qu'il en est sorti et par le praticien en position de phénoménologue qui la recompose (la comprend au sens anthropologique du terme) chez un patient ou dans une production artistique où elle peut transitoirement émerger.

Celle que nous allons tenter de mettre à jour est relativement stable, bien que de manifestation brève. Sa stabilité permet de la repérer phénoménologiquement mais l'état qu'elle réalise ne peut perdurer : c'est un moment de déréalisation entre la normalité (dont le sujet garde mémoire) et le délire. Il se situe exactement avant l'émergence du délire (avant que le délire ait recouvert les intuitions prédélirantes) ou avant le basculement dissociatif et délirant (avant la prise en masse du chaos dissociatif et délirant, qui empêche toute description de l'expérience de réalité). La *Wahnstimmung* est un état instable désaturé d'intuitions prédélirantes élémentaires : elle attend ses thèmes pour les monter en constructions fulgurantes, celles du délire.

Il faut donc expliciter les termes utilisés de prédélirant et de *Stimmung*.

– Prédélirant : on peut analyser ce *pré* comme préparatoire et aussi comme primaire, c'est à dire « expérience de présence » sur laquelle et contre laquelle le délire se constitue. Il faut établir en utilisant ce concept de primaire la continuité entre la psychopathologie allemande du début du XX^e siècle et la phénoménologie clinique ; l'une des intuitions de cette psychopathologie est la distinction entre troubles primaires et secondaires, les troubles primaires étant une sorte de transformation de la présence aboutissant secondairement à des manifestations secondaires qui vont comme recomposer une réalité après cette effraction primaire. Le secondaire survient pour tenter de renouer une continuité ou une cohérence face à cette dislocation du primaire. Sa fonction est d'élaborer une néoréalité de fond pouvant incorporer les événements du niveau primaire.

– *Stimmung* : le problème de la *Stimmung* n'est pas mince. Dire que c'est une *humeur* pourrait être trop limitatif car le terme d'*humeur* peut ne pas être pris épistémologiquement au sérieux, tant il peut être appréhendé à différents niveaux : on peut lui faire assumer des états de toutes sortes et de toutes importances, par exemple :

– d'un côté les « envies d'agir » ou les agacements, toutes les dispositions de bon ou mauvais gré, certains sentiments corporels mineurs de l'ordre de l'asthénie ou de la fatigue simple,

– de l'autre l'*humeur mélancolique*, qui proclame radicalement l'impossibilité et la terminaison de l'existence, en passant par la dysphorie que constitue l'ivresse alcoolique, qui n'est pas de niveau mélancolique.

La *Stimmung* à laquelle se réfère cette *Wahnstimmung* n'est pas issue simplement du registre psychologique habituel de l'*humeur* (schématiquement optimisme-pessimisme) mais bien de celui de la présence, et ici d'une disposition globale aux événements du monde. C'est poser que le rapport affectif⁸³ au Monde (M majuscule au titre d'objet phénoménologique autonome) n'est pas seulement défini selon l'axe du possible (manie) ou de l'impossible (mélancolie) mais aussi selon l'axe du familier ou de l'étrange, du reconnu ou du non reconnu. Il est esthéticophysiognomique.⁸⁴ Cet affectif vis-à-vis de la réalité procède déjà d'une certaine connivence réelle ou possible avec les contenus de réalité. Dans la *Wahnstimmung*, cette connivence est rompue et l'expérience de réalité survient sans le sol préparatoire qui permet un sens vivant possible. La *Wahnstimmung* procède d'une affection du proto-monde vécu. Sans ces ancrages anthropo-phénoménologiques, chacune des formes du monde apparaissant peut

83. L'affectif qui est en cause ici, et qui est l'objet de cette *Wahnstimmung*, n'est pas un affectif psychologique (accord de lien et de déliaison entre deux personnes) mais un affectif d'accord avec le monde, de son accueil et de son acceptation. Il pose notre relation au monde comme une relation fondamentale préalable à toutes les autres relations. Dans la voie heideggerienne et merleau-pontienne de la phénoménologie, c'est notre premier *autre*.

84. Cf Charbonneau G., « La dimension du contact et les troubles esthéticophysiognomiques », *l'Évolution Psychiatrique*, Elsevier, 2006, Paris.

s'émanciper pour tenter de prendre un sens comme si le monde du sens pouvait s'émanciper du monde de la vie.

Ce que met à jour cette *Stimmung* de la *Wahnstimmung* est la connivence affective préalable avec le monde, cette sorte d'amitié qui nous relie avec le monde apparaissant, pourtant notre premier Autre, donnant et recevant cette généreuse conviction que le monde est toujours reconnaissable comme notre monde ou comme un monde à vivre proche de tous les mondes possibles et vivables.

Il va sans dire que cette relation avec le Monde apparaissant est une des déterminations du lien intraipséique, de l'ipséité elle-même. Elle est l'expression de la constitution ipséique, de sa teneur, des respirations et des débuts de dislocation de ce *tenu-ensemble*. C'est ce qui va se dessiner dans ce vécu de cirque.

3. Le Vécu de Cirque.

Le cas Léa.

Léa, une patiente de 24 ans, souffre d'une schizophrénie modérément symptomatique depuis 4 ans. Elle est étudiante et peine à valider ses examens, de sorte que, de dispense médicale en changement d'orientation, elle n'a pas encore validé son premier cycle. Elle vit seule à côté du domicile de ses parents.

Elle rapporte des éléments de sa perception du monde avant de rentrer dans des moments dissociatifs et pauvrement délirants. Elle peut repérer non sans difficultés ces troubles car ils se reproduisent d'une façon stable dans leurs formes, bien qu'inconstamment, à chaque basculement dans des moments psychotiques.

Nous extrayons des notes prises (lors des basculements et après les moments dissociatifs et délirants) sur ce qu'elle a pu ressentir dans les moments précritiques, de quoi recomposer ce *vécu de cirque*.

« Cela commence par l'impression que les choses se passent comme dans un théâtre ou un cirque. Je suis pris dedans ».

« Quand je sors dans la rue, tout s'agit comme automatiquement, je sens les gens bizarres. Ils accomplissent leurs rôles comme s'ils les avaient répétés. Ils vont et viennent, apparaissent et disparaissent comme dans des numéros répétés ».

« Tout devient comme irréel, avec une sorte de flou qui m'obnubile ».

« C'est une atmosphère de cirque. Les gens sont comme des personnages de cirque qui entrent en scène, font leur numéro, et ressortent sans qu'on n'ait rien compris. Ils connaissent parfaitement leurs rôles et l'exécutent ».

« Chacun est dans son rôle et moi, je ne sais pas quel est mon rôle à moi ». « C'est presque comme si les gens étaient des automates qui font leurs manèges ».

« C'est comme dans un rêve mais c'est plus réel ». « Je n'arrive pas à donner le sens de la vie à ce qu'ils font ».

« Dans ces moments, je n'existe pas, je suis spectateur et je ne peux pas bouger ».

« Parfois je suis au milieu de ce cirque mais aussi cela peut se passer dans mon dos et ils font tout ce cirque sans se soucier de moi ».

La patiente est fortement marquée par ces moments mais ne parvient pas à en dire davantage.

Avant d'entamer la compréhension phénoménologique de ce vécu, il faut s'arrêter un instant sur les conditions de son recueil, conditions inhérentes à la nature de ses troubles. Il n'est pas aisé pour la patiente d'en dire plus, cela pour deux raisons.

D'une part car le témoignage est en partie recomposé par elle « après-coup » et, en l'occurrence, après un épisode chaotique qu'il est difficile d'évoquer, de crainte de réveiller les tourments qu'il porte.

D'autre part car ce vécu de cirque constitue une transformation de la présence, et une transformation ne peut se définir qu'à partir de ce qui est obtenu⁸⁵. C'est un moment pré-

85. la structure du langage est fondée sur l'attitude propositionnelle, décrivant une action réalisée ou en devenir de l'être ou ne pas l'être. Ici, c'est la structure d'action qui est affectée dans sa cohérence.

explosif, en quelque sorte. Pour une raison plus profonde encore, il est difficile d'en faire dire plus : c'est un moment constitué d'intuitions qui ne peuvent pas aboutir car elles sont incomplètes (désaturées) et n'ont pas encore de cohérence possible. Nous sommes déjà dans le registre de l'intuitivité ou de l'interprétativité paranoïde où les éléments pressentis n'ont pas encore mûri en thèmes délirants, soudainement révélés comme tel. De ce fait, il n'est pas aisé de séparer l'intuition prédélirante de ce qu'elle a produit ou suscité.

4. Compréhension anthropo-phénoménologique.

Comprendre ce vécu de cirque d'un point de vue phénoménologique demande à recomposer la corrélation entre les événements ipséiques (les menaces de sa disjonction, les difficultés à sa tenue ensemble) et le mode d'apparaître des manifestations. Ce n'est que la prolongation de la corrélation fondatrice de la phénoménologie selon laquelle toute déréalisation renvoie à une dépersonnalisation, ici pointée comme « menace de dé-ipséisation » ou de rupture de l'ipséité. Ce vécu de cirque montre de ce point de vue plusieurs éléments :

a) Une affectation du cours de la présence et une fragmentation de la relation de réalité.

Il faut considérer tout d'abord les affectations du cours de la présence. Le vécu de cirque procède tout d'abord d'une rupture du cours de l'expérience. L'expérience a perdu sa fluidité.

Cela peut s'analyser en deux temps. Tout d'abord, le sujet ne reconnaît pas le monde apparaissant. Ensuite cette reconnaissance est recouverte par une relation faite de stases d'hyperréalisme entrecoupées de reprises fulgurantes de cette reconnaissance, prenant la forme de révélations impénétrables.

La *non reconnaissance* du monde est l'élément clinique et phénoménologique par lequel se manifeste l'altération de l'ipséité car c'est là, dans la reconnaissance des formes, que se fait le tissage intraipséique. On ne s'étonne pas de retrouver

ce thème dans certains délires (comme ceux de Sérieux et Capgras. Cf Intra). À travers la reconnaissance des formes, c'est ma propre ipséité qui a élaboré sa continuité constitutive. Les manifestations psychotiques sont toutes issues du non reconnu ou du trop reconnu. Cela est inhérent au phénomène primaire. Les manifestations secondaires (délires, troubles du comportement, etc.) sont nettement des tentatives de retisser psychologiquement les éléments manquants pour une reconnaissance. Faire une expérience psychotique est sans cesse devoir vivre avec du non reconnu puis, dans certains cas, avec du sur-reconnu, sur-évident, du révélé, etc...

Ici, dans ce vécu, cette rupture du cours de la présence (*Daseinsgang*) est plus douce. Elle se manifeste dans le fait que chaque scène « accroche », est en quelque sorte surdéterminée, surimpressionnante pour celui qui la vit car aucune continuité préparatoire n'a pu lui donner de lien intra-expérientiel. Le sujet est face à une configuration surgie comme révélée, recommencée à zéro. Les gestes des gens du cirque n'ont pas de sens appréhendables. On peut dire que la présence est « scénisée », coupée scènes par scènes, sans unité de continuité. Plus encore, la rupture regardant/regardé est nettement prononcée. Le patient ne *voit* pas ; il *regarde* immobile des scènes, sans pouvoir leurs donner sens. Cette scénisation constitue une rupture d'accès libre et fluide à la réalité, comme si un pas phénoménologique était instauré. Ce pas phénoménologique⁸⁶ est celui qui est instauré dans la relation à la fiction ou au souvenir. Ce pas phénoménologique produit un retrait plus grand encore et une perte de la proximité anthropologique (ici le monde des renvois de banalités, qui donne sens vivant aux choses) au monde.

Face à cette réalité éprouvée à chaque fois comme totalement nouvelle, le sujet ébahie est tenté d'en absolutiser les contenus pour les rendre intelligibles. Cet absolutisation du sens vient du fait qu'il n'existe pas la structure d'amont et d'aval pour faire continuité. Il y a comme un arrêt du temps à l'intérieur de l'expérience et les significations sont complé-

86. De nature noético-noématique, dans le vocabulaire husserlien.

tées par des clichés intuitionnés se déroulant selon des caricatures de rôles, selon le On, la parole commune, sans pouvoir accéder à la présence de celui qui est dans ce rôle. Le caractère d'automate des personnages de ce vécu de cirque vide l'acteur de toute présence au monde commun. Le personnage de cirque de ce vécu de cirque n'est présent qu'à son monde à lui, selon une temporalité qui lui est propre, ce que signent ses va-et-vient bien à lui.

b) La relation au fond de l'expérience éclaire l'interprétabilité ou l'intuitivité prédélirante.

Pour que l'expérience prenne sens, il faut qu'une relation *forme / fond* soit établie de sorte que le fond reste silencieux.

D'ordinaire le fond de l'expérience n'est pas questionné, il est visé comme tel, tenu par une sorte d'intentionnalité neutralisante en tant qu'horizon muet et devant le rester. Ici, la *Wahnstimmung* réalise le début de la situation paranoïde où le fond de l'expérience n'est plus assigné à mutité et se met à entrer en scène, petits éléments par petits éléments ; du moins le patient s'inquiète de son entrée possible en scène, ce qui crée virtuellement une autre scène. Et au fur et à mesure que ce fond est questionné, avec son éventuel événement que peut être sa transformation, la scène commune n'est plus questionnable. Elle n'a plus aucune autonomie de sens possible. La scène n'est pas phénoménalisable comme telle et reste en pure apparition, suspecte de se transformer. Sa stabilité provisoire est ce qui fait l'objet véritable de son spectacle. La patiente ne voit plus, n'objective plus les objets de conscience qui sont d'ordinaire visés ; elle questionne la teneur phénoménologique sous jacente de la réalité en tant qu'elle s'annonce comme distinction *fond / forme*. Au lieu de voir ce qu'elle a à avoir, elle est envahie par des questions du type « Est-ce vraiment la réalité ? Les choses sont-elles désormais ainsi ? ». Elle s'interroge sur la survenue d'un nouveau cours possible de la présence qui reprendrait complètement la définition de son être.

Il n'y a rien d'étonnant phénoménologiquement à cela. Les troubles psychotiques étant des troubles de l'ipséité, c'est à dire de l'unité-continuité de soi, ils se projettent sur l'unité-

continuité de l'expérience. Ici, l'ipséité se questionne elle-même (s'inquiète elle-même de sa propre disjonction) dans l'unité de l'expérience.

La reconnaissance des formes du monde apparaissant fait la reconnaissance de soi, comme unité-continuité. Les moments de non-reconnaissance des formes peuvent rester confusionnels⁸⁷ (du domaine de la pure reconnaissance des formes sans élaboration secondaire du fond pour redonner sens) ou paranoïdes, c'est à dire s'engager sur la voie d'une néoconstruction du fond de l'expérience pour produire une nouvelle unité-cohérence de l'expérience. Sur fond de reconnaissance impossible des formes, l'expérience paranoïde fait enrichissement du fond pour préserver cette ipséité. Le monde paranoïde est lui-même un monde sans cesse déstabilisé par les formes émergentes qu'il contient, incapable d'assigner une signification aux formes apparaissantes. Ce n'est que progressivement, sous le triple effet des psychotropes, du recadrement institutionnel et des entretiens psychothérapeutiques de désignifications des matériaux paranoïdes, que va se désamorcer le cycle du non-reconnu paranoïde et de l'ipséité blessée incapable de produire son unité à travers le monde apparaissant.

Il ne faudrait pas croire que toutes les psychoses soient engagées sur la voie de la reconstruction. Elles peuvent n'en rester qu'à la déconstruction du sens.⁸⁸ C'est ce qui se passe dans le cas de notre patiente. Ici, dans le vécu de cirque, la néoconstruction paranoïde ne s'est pas effectuée mais va

87. Il y a deux modes (ou deux axes fondamentaux) de dislocations psychotiques productives : l'axe confusionnel marqué par l'instabilité synchronique des formes, sans reconstruction, et l'axe paranoïde proprement dit qui est réélaboration secondaire d'une impossibilité de reconnaissance de soi dans les formes apparaissantes (dans la reconnaissance se joue la réassignation de soi). L'axe confusionnel est celui du simple échec de la reconnaissance et celui de l'expérience paranoïde est celui de la refondation des arrière-plans de l'expérience. L'axe confusionnel ne parvient pas à déterminer l'arrière-plan de l'avant-plan et l'axe paranoïde tente de retravailler les arrière-plans de sorte que l'avant-plan soit acceptable.

88. le terme de déconstruction n'est pas utilisé ici au sens défini ou habité par Jacques Derrida. Cf *Le Cercle Herméneutique*, numéro 2, Déconstruction et herméneutique, diff. Vrin, Paris.

néanmoins inéluctablement se produire d'une façon fragmentaire. S'il n'y a pas reconstruction, une distorsion ne manque pas de s'établir. La distorsion devient en effet inéluctable car le sentiment de réalité ne permet plus les ajustements multiples de réalité et ses forçages deviennent inévitables. C'est ce qui se passe par exemple dans les cas de rationalisme morbide de E. Minkowski,⁸⁹ issu d'une forme discrète de déréalisation. Les moments d'hyperrationalisme morbide sont des phénomènes proches de ce vécu de cirque. Ils réalisent une sorte de « bétonnage » de réalité devant une impossibilité à en pénétrer le sens.

c) Peut-on évoquer ce vécu de cirque sans faire intervenir ce qu'est le monde du cirque ?

Il est vrai que le monde du cirque, lui-même, joue avec l'expérience des formes. Nous ne parlons pas ici de tous les aspects du cirque mais de ceux qui vont faire « forme de présence » spécifique, faisant du cirque plus qu'un spectacle (dressage, acrobate), quasiment un rituel d'apparition tel qu'il se joue principalement dans les parades monumentales et le jeu des clowns.

Ce monde du cirque auquel fait référence celui qui doit éprouver un vécu de cirque déplace l'expérience sur le monde apparaissant, dans un jeu de formes apparaissantes qui renvoie peu au monde de la vie mais à la tradition autonomisée de cultures des formes qu'il porte. Ce qui fait cirque est spécifiquement un jeu très scénisé (le spectateur est phénoménologiquement très distingué des acteurs, la distance qui les sépare est soigneusement travaillée). Le cirque est une scène d'apparition et de disparition des personnages ; les acteurs de ce jeu viennent, débitent ou accomplissent leurs rôles puis s'en vont. Le cirque ne s'attarde jamais à l'élucidation des personnages mais à l'événement des formes apparaissantes et disparaissantes, dans la surprise de leur mise en public. Le cirque n'a pas pour fonction de réduire la distance

89. Cf pour une vue d'ensemble *Eugène Minkowski, Une œuvre philosophique, psychiatrique et sociale*, sous la direction de Bernard Granger, Interligne, Levallois-Perret, 1999.

entre le spectateur et ce qu'il voit mais de produire du mythe vivant, dans ses événements monumentaux de survenue (tout comme le pur *phénomène de foire*). D'une certaine façon, c'est une gigantesque représentation d'apparition, qui s'arrête avant la réalisation et l'investigation substantielle de ce que sont les personnages. C'est par certains aspects un jeu avec la déréalisation.

Le cirque, c'est aussi une « machine », un dispositif artificiel comme un monde entier artificiel qui se déplace. Le thème du cirque vient porter cette idée d'un monde factice mis à la place de cette relation normale de réalité. Il a déjà un sens pré-persécutif : plus avancée dans la déstructuration psychotique, le vécu de cirque peut se prolonger dans et par une construction de manigance délirante persécutive, mais la plupart du temps, il ne va pas jusque là.

d) Au regard de la dialectique *idem-ipse*, ce vécu de cirque témoigne d'une impossibilité à apprésenter autrui dans son être propre.

Ce qui fait l'irréalité de ces personnages de cirque est qu'ils ne sont que des personnages de rôles, des emblèmes de leurs rôles sans jamais être des *qui humains* empruntant tels ou tels rôles. Le cirque est marqué par ses types, des emblèmes de rôle, saturés d'identités de rôle. On sait déjà ce qu'ils sont, dans une certaine familiarité du déjà connu : le cirque, dans sa monumentalisation de la scène, ne peut produire que des monuments de personnages. Il analyse peu la réalité mais joue avec le monde des rôles et le surgissement des personnages (cela est commun au cirque avec d'autres types de spectacles réglés par toute une tradition tels le guignol, la *commedia dell'arte*, etc ...). Le sentiment d'automaticité des rôles (au double sens du terme : ce qui se déroule mécaniquement et ce qui est temporalisé par l'action autonome des automates) est bien une donnée centrale de ce vécu ; il signifie une sorte d'émancipation du rôle par rapport à l'être qui est engagé dedans. Si on souhaite s'inscrire dans la formulation ricœurienne du paradigme de la phénoménologie des psychoses, et en s'armant du vocabulaire de l'identité humaine, on peut décrire une telle relation à l'autrui

automatisé comme une « archiidemisation » d'autrui. Autrui est réduit à l'idemité jusqu'à la chosification de celui-ci : voilà bien le statut de l'automate.

C'est la crise de l'ipséité de chacun en dépersonnalisation d'être autant incapable d'appréhender sa propre ipséité que celle d'autrui. Il faut une ipséité constituée pour pouvoir présenter l'ipséité d'autrui.

5) Phénoménologie différentielle.

Le vécu de cirque doit être distingué des autres formes de la présence psychotique d'une part, ensuite des phénomènes *d'aura* et aussi de la présence oniroïde, d'autre part.

Du côté de la présence psychotique, c'est un vécu particulier car il n'est pas disloqué par ses enrichissements (essais de réadéquation et justification) paranoïdes. Ce vécu de cirque est un vécu préparanoïde, c'est-à-dire encore « verrouillé », contenant l'unité de l'expérience et sa forme, au moyen d'un appauvrissement des contenus de sens. Il assume un vague recouvrement des significations mais ces significations ne sont plus assumées par les formes. Les formes ne sont plus des *formes de vie* au sens diltheyen du terme ; ces formes de vie tendent à se disloquer.

Dans la clinique psychiatrique des psychoses, ce vécu de cirque reste du côté du *defekt*,⁹⁰ plutôt que de celui de l'enrichissement par des symptômes positifs. C'est néanmoins un vécu épuisé, qui contient l'esquisse d'un renoncement au sens. Il n'y a à partir de lui aucune problématique de quoi que ce soit. Il n'y a pas en lui ce sursaut qui veut redonner sens au monde à tout prix, fût-ce en l'occurrence celui d'un délire qui convoque une reprise plus grande encore de la réalité.

L'aura épileptique.

L'aura des épileptiques est ce moment préparatoire à certaines crises épileptiques où le sujet est comme hébété, inca-

90. En l'occurrence des symptômes négatifs de la schizophrénie selon A.S. Andreasen.

pable de réagir de l'extérieur, en suspension de présence au monde extérieur. Il comporte des impressions d'automaticité, de rigidité, de déroulement imposé. Le phénomène d'*aura* des épileptiques par exemple, si difficile à reconstituer à l'écoute de ceux qui l'ont vécu, porte deux marques distinctives au regard de ce vécu de cirque. L'état de conscience n'est plus en continuité avec celui de la réalité, ce qui fait que ceux qui le vivent clivent totalement son expérience de celle de la réalité, et peuvent ainsi le mettre à distance. L'ipséité n'est pas engagée secondairement à la crise par ce qui est vécu. Le passage en *aura* est trop massif pour être raconté et pour impliquer quoi que ce soit dans l'histoire du sujet. Ses contenus apparaissent beaucoup plus automatiques encore que ceux de la réalité ; c'est une automaticité captive dans laquelle le sujet n'a aucune part.

L'expérience onirique et oniroïde.

Nous n'engagerons ici que certaines déterminations phénoménologiques et subjectives du rêve pour comprendre non pas le rêve⁹¹ mais la pauvreté de ce vécu de cirque. Ce vécu de cirque se définit bien comme parfaitement distinct d'un vécu oniroïde. Ce faisant, nous devrons donner quelques caractéristiques phénoménologiques au cours de l'expérience onirique et à la conscience de soi onirique.

La première différence avec le vécu de cirque concerne la richesse des significations ouvertes dans le rêve et appauvrie dans le vécu de cirque. L'expérience du rêve ou des flottements oniroïdes est une expérience beaucoup plus riche thématiquement, d'une part que les *Wahnstimmungen* en général, et d'autre part que ce vécu de cirque lui-même. Les contenus ne sont pas pauvres thématiquement (psychologiquement) comme dans le vécu de cirque, finalement réduit à l'automaticité ou à la facticité des personnages, dans une atmosphère irréelle. Dans le rêve, les contenus sont saturés de significations « réactualisées », éminemment furtives : furtives, c'est à

91. Aucune théorie ne parvient encore à faire la synthèse entre les acquis de connaissance neurophysiologique du rêve et les données phénoménologiques élémentaires de la présence onirique.

dire en renouvellement permanent et en délaissement permanent. Le rêve est un cortège coloré de détails de vie, de formes, tous affectivement bien définis. Étant fait de souvenirs revisités, et dont la construction s'est faite dans les affects, il déborde de contenus mnésiques-affectifs plus ou moins éteints. C'est dire sa richesse affective.

Seconde différence avec ce vécu de cirque : ce dernier est éminemment monothématique et sans temporalité de transformation. Leurs cours de la présence sont très différents. Le rêve ne s'attarde pas à une seule situation. Cette situation est toujours évolutive, en transformation permanente. Sa structure de furtivité en fait une sorte de film en fondu-enchainé, d'une nouvelle situation reconnue à une autre. C'est pour cela que nous avons du mal à retenir les rêves. Ils sont riches de mille détails, mille *mnese*, souvent dissociés les uns aux autres, et chaque détail appelle le sens d'une histoire remémorée.

Plus encore, l'Ego rêvant ne contrôle narratologiquement rien du rêve. Il est spectateur à peine actif de ce qui se passe, quasiment abusé. Cela pourrait par contre le rapprocher du vécu de cirque, à cette différence que l'Ego rêvant ne cesse d'accepter ce qui se passe. L'Oniroïdie, cette relation entre l'éveil et le rêve, est un monde consenti, qui accepte ses distorsions et ne les combat pas : tout juste les registre-t-elle du fameux étonnement onirique, parfois très léger parfois fort, mais qui ne provoque pas le réveil. Ce ne sont pas les incongruités d'un rêve, voire les manifestations scandaleuses ou inacceptables produites par le récit onirique qui font réveiller le rêveur, mais seulement parfois les montées d'angoisse qui accompagnent ces rêves. Le rêveur se laisse emporter en bloc par les nouvelles significations, un nouveau contexte, une nouvelle réalité, un nouveau style de l'expérience. Le rêveur ne s'oppose pas substantiellement. Il ne résiste pas, comme dans la présence paranoïde, qui lutte et n'abandonne l'ancienne réalité que de guerre lasse, épuisé ou seulement après, une fois recomposée cette nouvelle réalité. Il va sans dire que le rêve est plus du côté de la conscience confusionnelle que de la conscience paranoïde.

Le rêve est aussi le domaine de la reconnaissance : l'Ego rêvant est un reconnaisseur à travers une efflorescence conti-

nue de formes. Il ne cesse de retrouver du *déjàconnu*. Tout comme la conscience normale ne cesse de reconnaître des formes, le rêveur, immergé dans un océan de *mnese* comme impersonnel pour lui, ne cesse de réhabiter le sens de fragments de rêves, dans d'autres contextes, avec d'autres actualités. La force de conviction que le rêve peut parfois donner d'éclairer la réalité⁹² vient de sa capacité à refaire apparaître comme une découverte ce qui est son propre capital de *mnese*, de réflexions et de convictions oubliées.

Enfin, différence essentielle, le rêve n'est jamais ultimement fou ; il ne confond jamais le tien et le mien, même s'il sait jouer des identités de rôle que chacun peut assumer. Il ne délire pas véritablement. Les grands verrous phénoménologiques sont bien présents (mienneté, partage ipséité/altérité, principe d'unité de l'expérience). Ce qui évolue dans le rêve, ce sont tous les thèmes, les identités de rôles (il les conjugue avec malice ; le rêveur n'en finit pas de se découvrir ceci ou cela, en telle ou telle situation), mais jamais la conviction d'être mien. Il y a toujours un sujet pour se découvrir avec étonnement dans une autre situation et identité de rôle. Dans le rêve, il arrive souvent que tout change et c'est bien ce qui se passe dans le perpétuel voyage onirique, qui déplace et déménage des pans entiers d'existence ; il n'en reste pas moins que je n'ai pas perdu ma capacité à rester celui qui éprouve, soit avec étonnement ou avec une nouvelle familiarité, d'être dans telles ou telles nouvelles conditions.

Le rêve et le vécu de cirque ont peu en commun sinon le décalage phénoménologique au sein de la réalité dans le présent vivant. Là où le rêve est immersion totale, sans question posée sur le fond de ce qu'est la réalité mais seulement sur les contenus, le vécu de cirque est arrêt sur des images de sens qu'il n'arrive pas à habiter. Il ne parvient pas à y déposer de la présence humaine. Le vécu de cirque est un vécu épuisé, où les rôles sont vides de sens. Restent les formes-rôles, comme celle du clown muet, apparaissant ou dispa-

92. Qui fait dire ensuite au sujet éveillé : « C'est incroyable de quelle façon le rêve a pu voir juste ! »

raissant. L'apparition se fait mais ne peut porter ou soutenir aucun sens véritable. Tout se délite aussitôt qu'il est apparu ; aucun sens n'est engageable car l'expérience n'est pas assez rassemblée pour parter du sens.

Rien de cela dans le rêve, vie bondissante qui ne s'attarde jamais, renaissance, intrigues sans cesse recouvertes et fuite ailleurs d'un rôle à un autre dans le monde.

6. Conclusion.

En conclusion, le vécu de cirque est un vécu de déréalisation. Il éclaire quelques données de cette difficile et fragile genèse phénoménologique. C'est un moment fugtif dans l'expérience prédélirante avant la transformation complète en délire. Il apporte des éléments pour comprendre notre relation aux formes et aux rôles humains. Ici le Vivre ne peut plus appréhender le sens vivant des actions humaines et n'en peut rester qu'à leurs agissements de rôle, réduits à l'automaticité déréalisée de chaque personnage apparaissant.

GEOORGES CHARBONNEAU